

Kinatay de Brillante Mendoza

André Roy

Numéro 144, octobre–novembre 2009

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/25121ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (imprimé)

1923-5097 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Roy, A. (2009). Compte rendu de [*Kinatay de Brillante Mendoza*]. *24 images*, (144), 40–40.



Deux séquences remplies de joie de vivre et d'activités quotidiennes tranquilles enserrent *Kinatay* (2009), troisième opus du Philippin Brillante Mendoza, après *John John* (2007) et *Serbis* (2008). Sauf qu'elles enserrent une longue plage d'un récit qui est un voyage en enfer. Vraie plongée cauchemardesque pendant plus d'une heure dans Manille et sa banlieue, plongée rendue à la fois plus réelle et plus hallucinante par une bande-son extrêmement travaillée (bruits de la rue, des klaxons, des moteurs qui tournent, des portières qui claquent, des respirations haletantes, etc.) et des images assombries (qui dévoilent tout juste les visages et les gestes), le film raconte principalement un périple et une tuerie.

Tout débute par le mariage de Peping, jeune élève policier, avec Cecille, jeune femme qui a déjà un enfant de lui. Pour boucler ses fins de mois, Peping est poussé par un copain à faire des petits trafics sans conséquence, jusqu'à un soir où on l'entraîne dans un parcours menant à l'horreur : il doit conduire une camionnette qui emporte des truands et une prostituée qui a osé défier la loi du milieu. La descente infernale commence par le transfert de la victime bâillonnée dans le fourgon, puis le déplacement par les rues et les routes où on devine petit à petit le dilemme moral de l'apprenti policier. Même dans l'obscurité où on ne discerne presque rien, l'angoisse de Peping est palpable. C'est ensuite l'arri-

vée devant une maison abandonnée où la fille est transportée, violée, torturée, tuée et découpée en morceaux, *devant nos yeux*. Il se produit pour le spectateur – et c'est la grande force de ce film qui aurait pu basculer dans une sorte de performance à la Tarantino, comme *Reservoir Dogs* (1992) – quelque chose qui relève d'un événement traumatique. Rien ne nous est épargné. C'est une expérience physique presque insupportable.

On pourrait, comme plusieurs critiques à Cannes, où le film a été présenté en mai dernier, appeler complaisance la volonté de Mendoza de remporter le morceau dans l'enregistrement de la sauvagerie des actes. Mais non. Il y a chez lui, par la tension dans chaque plan, le flottement temporel et la perplexité inquiète de Peping, une manière unique de dire la délivrance crue des pulsions de mort.

Dans cette odyssée des bas instincts, tout tient dans le filmage, plus proche de la méthode du documentaire que de celle du thriller : absence presque complète de dialogues, caméra à l'épaule, images fugaces comme attrapées au vol, aspect brut de l'image tournée en vidéo. Le cinéaste colle aux personnages, on entend leur respiration rauque, on a l'impression, que ce soit dans la voiture ou dans la maison, d'être enfermé avec eux, de sentir la saleté et la puanteur. C'est cloacal, oppressant, terrifiant. La puissance de *Kinatay* réside

dans une inhumanité montrée sans faux-fuyants et sans esthétisation, une inhumanité qui fait peur puisqu'on dit qu'à Manille des meurtres avec corps démembrés font partie du quotidien et défraient régulièrement la chronique judiciaire. – **André Roy**

Autres films présentés

Films déjà traités dans nos pages consacrées au Festival de Cannes (24 images n° 143).

Antichrist

de Lars von Trier

Étreintes brisées

de Pedro Almodóvar

La famille Wolberg

d'Axelle Ropert

Ne change rien

de Pedro Costa

On ne sait rien des chats persans

de Bahman Ghobadi

The Time that Remains

d'Elia Suleiman

Section Points de vue
du présent numéro

Nuages sur la ville

de Simon Galiero p. 50

Fausta : La teta asustada

de Claudia Llosa p. 53